

usée et à bout de ressources ; ainsi l'on voit de jeunes filles renoncer à leurs grâces naturelles et pratiquer les leçons d'une coquette sur le retour. Une époque pareille se rencontre presque en toute littérature, mais n'y est pas durable. Cette inquiétude malade est bientôt apaisée. Le dégoût d'un côté, de l'autre un attrait renaissant met fin à ce qui n'est jamais dans une langue qu'un épisode ridicule.

Une dernière cause d'abaissement pour une langue me reste à signaler, c'est quand la poésie n'y est plus cultivée ni goûtée. Sans les exemples de cette sœur pleine de majesté, la prose ne pourrait se soutenir ; il faut que, stimulée d'une émulation respectueuse, elle cherche, non à la surpasser, mais à n'en pas demeurer trop loin. Si l'on ne vise un peu au-dessus du but, on risque de le frapper trop bas ; pour ne pas déchoir, il faut marcher les yeux fixés sur un idéal : la poésie, c'est l'idéal de la prose.

Ceux qui penseraient que ces causes de corruption ne peuvent être combattues et surmontées, ceux qui, endormis sur quelque page du style moderne, auraient rêvé de décadence, devraient cependant convenir que de nos jours la corruption, centralisée et partout répandue au moyen de la presse, aurait un caractère nouveau et peut-être moins funeste. Si l'analogie et la justesse disparaissaient de la langue, ce serait quelque chose d'y conserver l'uniformité : le bienfait de la loi vient de la nécessité d'une règle unique autant que du besoin de la justice.

Mais, quelque soit notre opinion sur ces variations de la langue, il faut nous contenter de les étudier dans le passé, car il est difficile de rien prévoir pour l'avenir. L'esprit ne procède pas toujours de la même manière dans les modifications qu'il apporte à la forme matérielle des mots et à leur acception ; non seulement il change de voie, mais il en adopte parfois une directement contraire. On peut affirmer le pour